

Les langues dans la littérature américaine contemporaine

Dans cette contribution sur *Les langues dans la littérature américaine*, je ne m'appuie pas sur mon expérience d'enseignante, pas plus que je ne proposerai de nouvelles méthodes d'enseignement de la littérature. Je voudrais, en revanche, formuler quelques questions sur la réception et les difficultés d'accueil de cette littérature.

Pour cela je partirai de l'étude d'un cas dans la littérature américaine contemporaine qui présente les caractères d'une œuvre où co-existent à la fois la modernité et l'attachement à la tradition que symbolise la langue maternelle. Il s'agit de Saul Bellow, un des auteurs nord-américains contemporains les plus marquants. Il est aussi représentatif de la littérature juive américaine, c'est-à-dire à la fois écrivain de langue et de tradition yiddish.

Cet auteur, pour des raisons historiques, a choisi la langue anglaise pour écrire une œuvre entièrement inspirée par sa terre d'adoption, l'Amérique. C'est donc un écrivain entièrement assimilé aux Etats-Unis qui va constituer l'objet de notre réflexion.

L'intérêt est de montrer que la langue est un lien social et l'âme d'une culture. Dans la littérature, elle est reflet identitaire. Par cet aspect, son apprentissage dans l'enseignement de la littérature est problématique. Les réticences et les blocages des apprenants l'attestent. Peut-être allons-nous comprendre les réticences par rapport à l'accueil des littératures malgré leur caractère universel.

Bellow, notre auteur, est arrivé aux Etats-Unis, plus exactement à Chicago à l'âge de neuf ans. Autant dire qu'au

moment où il rédige son quatrième roman éponyme *Herzog*, roman sur lequel j'appuie cette étude, il a quarante neuf ans. C'est dire que Bellow a eu largement le temps de s'immerger dans la culture américaine et de faire sienne la langue anglaise.

Dans ce roman, le yiddish constitue un élément symbolique. Le texte en anglais est parsemé de mots yiddish non traduits. En effet, dans cette œuvre, Bellow fait usage de sa langue maternelle mais seuls les personnages immigrés de la première génération l'emploient, car ils gardent encore cette habitude de l'Ancien Monde.

Il est aussi important de relever que le personnage central Herzog est plongé dans une dépression qui a failli le rendre fou. Dans ce contexte, nous notons, que Herzog, aux pires moments de son désordre mental, parle yiddish, lui qui manie si bien l'Américain, lui le professeur de langue. L'émotion surgit et efface la langue du quotidien. Loin de répondre à un effet stylistique ou pittoresque, la présence de la langue maternelle témoigne d'une réaction subjective. L'auteur ne l'utilise pas pour apporter une note exotique et de couleur à son œuvre. Il l'emploie plutôt parce qu'il en a un besoin viscéral qu'il voulait, lui intellectuel américain, d'instinct continuer à exprimer, par l'écriture et le langage, sa fidélité aux ancêtres. Il marque ainsi son attachement à l'Ancien Monde et affirme son appartenance identitaire.

Les phrases en yiddish sont donc un cri, une sorte de protestation, un refus de tout le corps de renoncer à une langue maternelle, car elle est réalité historique et culturelle. Elle est présence ou certitude de l'identité de l'auteur, et donc de l'individu, c'est-à-dire de l'humain.

Herzog a besoin de sa langue maternelle à tel point qu'en pleine dépression nerveuse, il ne peut même en regardant sa montre se situer dans l'espace. Il n'arrive pas à identifier les différents édifices de son quartier. Il ne reconnaît rien de sa fenêtre. C'est alors que par miracle il se réoriente grâce au repère concret de sa langue maternelle, car elle constitue l'élément le plus profond de lui-même. Les repères spatio-temporels sont pour lui, en ce moment de crise, inefficaces, mais c'est plutôt sa langue qui lui permettra de conserver son identité originelle, de le sauver de son désespoir. Ecrire en yiddish,

c'est aussi assumer la responsabilité de s'inscrire dans l'histoire en maintenant vivante une langue. Elle peut donc traduire la volonté de créer un pont entre le passé et l'univers moderne actuel.

Bellow sait que ces mots yiddish qui font partie de lui-même affectent en profondeur un lien social qu'il a toutes les raisons de vouloir maintenir, parce que la langue est toujours l'âme d'une culture, qui se trouve ici sa culture d'origine. Personne ne veut perdre son âme. Une atteinte portée à la langue frappe toute une culture.

Herzog nous enseigne qu'il est difficile de se réaliser dans l'Amérique moderne. En effet, il ne peut s'épanouir dans le cadre urbain de New York et de Chicago, moloch de la vie industrielle, conséquence de l'ère nouvelle opposée au passé presque archaïque de Herzog. Ces cités apparaissent comme génératrices de l'isolement où Herzog, l'être humain, est fragilisé. Ces symboles de la modernité constituent un véritable enfer dans lequel le héros étouffe. Herzog est ainsi écartelé entre deux mondes, tiraillé entre celui de ses parents et celui de l'Amérique moderne. Herzog ressentant le mal-être éprouve la nécessité de revenir à sa langue maternelle et d'y trouver force et refuge.

Pour conclure, on dira que l'emploi du yiddish dans une œuvre romanesque est ainsi le reflet de la condition linguistique de l'immigré juif intermédiaire qui est incapable de se détacher d'un passé qui tend à s'estomper devant l'américanisation. Mais bien que pour Herzog la modernité pourrait être fatalité, il n'en demeure pas moins, pour lui, que pour se préserver et s'épanouir, il se doit de recourir à la langue, langue de sa mère.